

Pour une archéologie du Live post Covid-19

Intervention de Franck Bauchard
lors de l'événement *Culture Live !* le 11 juillet 2020

1857 : cela fait maintenant une bonne dizaine d'années que les gens s'habituent à la circulation instantanée des messages autorisées par le télégraphe. Mais cette année-là, quelque chose de nouveau se produit : c'est la première réunion par télégraphe, elle réunit plusieurs dizaines de personnes réparties géographiquement dans un rayon de plus de 1000 kilomètres. Les commentateurs s'enthousiasment pour cette « télésprésence » avant l'heure, on disait plutôt télépathie à l'époque, qui repose sur une sorte de « galerie de chuchotements » dont les potentialités à venir semblent infinis.

Cette sensation de s'immerger dans un nouvel espace intangible, cette fascination pour l'espace à travers lequel on communique, pris longtemps pour l'éther, est relevée par tous les utilisateurs de ces technologies qui semblent se calquer sur des fonctions magiques. Cet espace de la communication se révèle être à la fois immense, immédiat et intime. On s'y sent simultanément nulle part et partout. Cette sensation se retrouvera avec des accents différents de la naissance du téléphone jusqu'à la radio, la télévision et plus récemment le cyber-espace.

Bientôt ces formes de communication à distance jouent un rôle croissant aussi bien dans la relation entre les individus que plus globalement dans la société... Elles trouveront avec Charles Cooley leur sociologue. Il oppose la matérialité physique des transports au caractère psychique de la communication. Quelle étrange sociologie que celle de Charles Cooley où les individus peuvent communiquer aussi librement que des fantômes et les fantômes devenir des acteurs sociaux ! Pour Cooley, les vraies relations en effet ne se produisent pas à travers la matière. Ce sont les images que les gens se font les uns des autres qui constituent des faits sociaux. Elles peuvent donc inclure un dialogue avec les morts. Dans cette perspective, la sociologie devient l'étude des formes d'impressions mutuelles. À partir des phénomènes anticipant la télésprésence, il conçoit la première théorie sociologique basée sur une réalité virtuelle.

La notion de Live apparaît au début du XXème siècle alors que les phénomènes de télésprésence sont donc considérés comme des faits sociaux. La notion de vie, dont le Live est la forme prosthétique, s'affirme tout d'abord dans les techniques pré-cinématographiques : le zoetrope, le bioscope, le cinéma, ou les termes anglais de movies, ou motion pictures se réfèrent tous au mouvement ou à la vie.

Mais c'est à la radio que le Live prend tout son relief. Comme l'auditeur n'est pas en mesure de distinguer ce qui relève du direct et du pré-enregistré, c'est l'animateur qui doit spécifier ce qu'il en est avant chaque morceau diffusé. Si la sociologie de Cooley faisait une place aux fantômes et aux morts qui menaient des incursions régulières dans les médias, avec le cinéma et la radio on considère vivant ce qui peut-être enregistré.

C'est dans le contexte de la radio que les notions d'authenticité, d'aura, d'unicité sont associées au Live. Mais aussi celles de contingence, de risque et d'évanescence.

Un couplage se fait entre des technologies et des valeurs, le Live étant défini par contraste avec les technologies d'enregistrement. C'est d'une certaine façon parce que l'on a développé des techniques d'enregistrement, que l'on découvre que le Live existe. On pourrait conclure que la relation du Live et de pré-enregistré est une relation mutuellement exclusive. Il n'en est rien. Car cette relation suscite nombre de formes hybrides. Nous sommes ici même dans une forme hybride où le public est à la fois présent, mais aussi co-présent à distance. De même sur scène acteurs et images ou son pré-enregistrés peuvent co-exister. Heiner Goebbels a même réaliser avec Erari-jaritjaka - musée des phrases (2007) un spectacle dont la dramaturgie reposait sur une confusion entretenue entre le Live et un film. La démonstration était faite que le spectateur pourrait être désormais soumis au théâtre à un test de Turing où il serait impossible de démêler à vue ce qui relèverait du direct

ou du préenregistré. Il faudrait prolonger cette histoire avec l'avènement de la Télévision. Nous sommes obligés de faire court. Rappelons cependant le lien établi dès l'origine entre le théâtre et la TV. Dès 1920, une préfiguration de la TV est expérimentée au théâtre dans une mise en scène de RUR par Kiesler ou apparaît la notion de robot. L'appareil de Tanagra permet de voir à distance en temps réel une usine où s'affaire des robots. Le théâtre est également la référence de la TV entre 1940 et les années soixante. La TV structure son langage autour d'une réplique de l'expérience théâtrale. Ce qui fait la force de la TV au début c'est non seulement le direct, mais aussi l'utilisation de multiples caméras qui restituent l'expérience du regard du spectateur de théâtre. La TV c'est le théâtre à domicile. Elle sera catégorisée en France comme un spectacle vivant jusque dans les années soixante. Ce n'est bien sûr plus le cas aujourd'hui.

Terminons par une anecdote curieuse qui fait étrangement écho à aujourd'hui. Il y a en effet un recouvrement entre la notion de Live et de Living Room qui désigne le salon. Le recouvrement n'est pas seulement sémantique mais aussi dans les usages. Dans les années cinquante, la TV rejoint en effet la radio et le phonographe dans le Living Room. Plus que jamais, le salon est cette pièce où l'on rejoint et participe au cours de la vie. Mais d'où vient ce terme de Living Room où converge curieusement des medias et la vie ? Le terme de Living room est forgé à la fin du XXème siècle en Grande-Bretagne. Il désigne une pièce où se croise différentes fonctions vitales et où toute la famille se retrouve par opposition aux autres pièces définies par une seule fonction comme la chambre à coucher ou la salle de bain. Mais le terme reste peu utilisé jusqu'au lendemain de la Première Guerre Mondiale.

La notion de Living Room n'est adoptée qu'après la Première Guerre Mondiale et la grippe espagnole qui l'a suivie. En raison du nombre important des victimes de la pandémie, les salons deviennent les lieux où se tiennent les veilles funéraires. Les salons sont alors appelés « Death room », la chambre de la mort. Mais l'épidémie une fois passée, le salon est réaffirmé comme une « living room ». Le living room est donc aussi le nom d'un exorcisme d'une pandémie. Et c'est précisément cette pièce qui accueillera les différents médias du XXème siècle au fur et à mesure de leur apparition. Je me disais que le lien entre le Live et le Living Room pouvait sembler un peu forcé voire hasardeux quand je suis tombé récemment par hasard sur un vaisselier en formica des années cinquante reprenant justement le motif de l'écran de la TV.

Pour terminer cette enquête, insistons sur le fait que Le Live n'est pas une catégorie ontologique. C'est une dimension contingente qui se reconfigure selon les technologies, les pratiques et les discours. Nous mettons souvent en scène une confrontation binaire entre l'homme et les technologies qui polarise les réactions et les réflexions. Mais il n'y a pas de fatalité dans le fonctionnement d'un médium. Ce qui va définir en définitive un médium, c'est une multiplicité de pratiques, c'est leur articulation avec des prises de position, des valeurs, des débats. Un médium est une imbrication à la fois technique, sociale et culturelle. À l'issue du confinement, c'est peut être justement face à ces enjeux que nous nous trouvons une nouvelle fois.

Franck Bauchard
chercheur associé au LLA-CREATIS de l'Université
de Toulouse et ancien directeur artistique